

magazine littéraire

De L'Amour

un entretien
avec jorge-luis borges
des livres pour l'été

*le sentiment
la psychanalyse
l'homosexualité
la séduction*

M 2049 - 163 - 10 F

n° 163 mensuel

belgique 80 fb - suisse 3 fs - canada 3 \$.

du bon usage du « je t'aime »

« Je t'aime » est une violence parce que cette formule n'a pas de sens et ne peut en avoir. Derrière ces trois mots, une ambition, celle de se faire reconnaître et de vampiriser.

C'est une évidence : *parler d'amour* participe du merveilleux et peut-être, du bonheur ; *discourir sur l'amour*, en revanche, est d'emblée dérisoire.

Prenez le mot Amour, interrogez-le : déjà il est impuissant à traduire les secrets de ce qui fait que deux êtres s'aiment ; impuissant à seulement décrire la manière dont ils vivent, l'un avec l'autre, cette relation particulière et unique, ne se

réduisant à aucune de celles qu'éclairent et codifient si bien, d'ordinaire, les diverses branches du savoir humain. Aussi, quand on « voit » deux personnes qui s'aiment, donc quand on « voit » l'Amour, on ne peut que dire ceci : que *ça aime*. Platitude et fadeur. Et peut-être même existe-t-il derrière la banalité du constat, ce que confusément nous présentons comme un risque d'erreur et dont justement nous voudrions nous pré-

server. Parce que « ça aime » est proféré de l'extérieur, à partir d'un regard quasi-clinique, le nôtre, qui se sert d'un arsenal de symptômes pour établir son diagnostic, et nul n'ignore que la validité des symptômes en question est rien moins qu'arbitraire. Puisque d'une part leur liste se modifie au cours du temps — il en va des symptômes de l'amour comme de ceux de la mort : ils sont soumis à un constant remaniement —, et que d'autre

part, cette liste est par essence infinie — nous n'en finirons jamais de répertorier les signes de l'amour —. Du coup, le « ça aime » pourrait bien être une fausse appréciation.

Bref, cela pour prévenir et répéter que discourir *sur* l'amour est toujours dérisoire. Je m'en tiens à cette certitude. Et pourtant, je vais malgré tout continuer d'écrire ce texte sur... l'amour. A chacun ses pièges et ses perversions.

I

Quelques mots, d'abord, pour exposer brièvement les raisons qui m'ont amené à questionner le « je t'aime ».

Il est un fait que cette « phrase-mot » (pour reprendre la belle expression proposée par Roland Barthes (1)) est d'apparence assez terne. Trop floue, trop vague, un rien confuse, elle semble devoir clore définitivement tout échange amoureux. Après elle, on ne peut rien ajouter de plus qui ne soit immédiatement de l'ordre de la redondance ou du bégaiement. Inlassa-

il (ou elle) m'aime, un peu, beaucoup, etc. Le degré d'amour éprouvé (ou dont on est l'objet), étant déterminé par le nombre de pétales de la fleur, puisque c'est le dernier, on le sait, qui livre la clé du mystère.

Donc « je t'aime » est une formule plate.

Pire : elle est même vide de sens. Car, que l'on y réfléchisse une seconde : qu'est-ce qui se raconte en trois mots ? *Soit mon amour pour toi.* Mais si je dois le préciser exactement, lui donner sa teneur en réalité, je me heurterai aussitôt à mon incapacité à l'exprimer tel que je l'éprouve, dans sa profusion et sa surabondance. A la lettre : je manquerai de mots pour le dire. L'excès de sens conduit à l'inexprimable, par conséquent au nul et au rien. *Et le « je t'aime » ne pourra rien dire de ce que je voudrais tant te dire.*

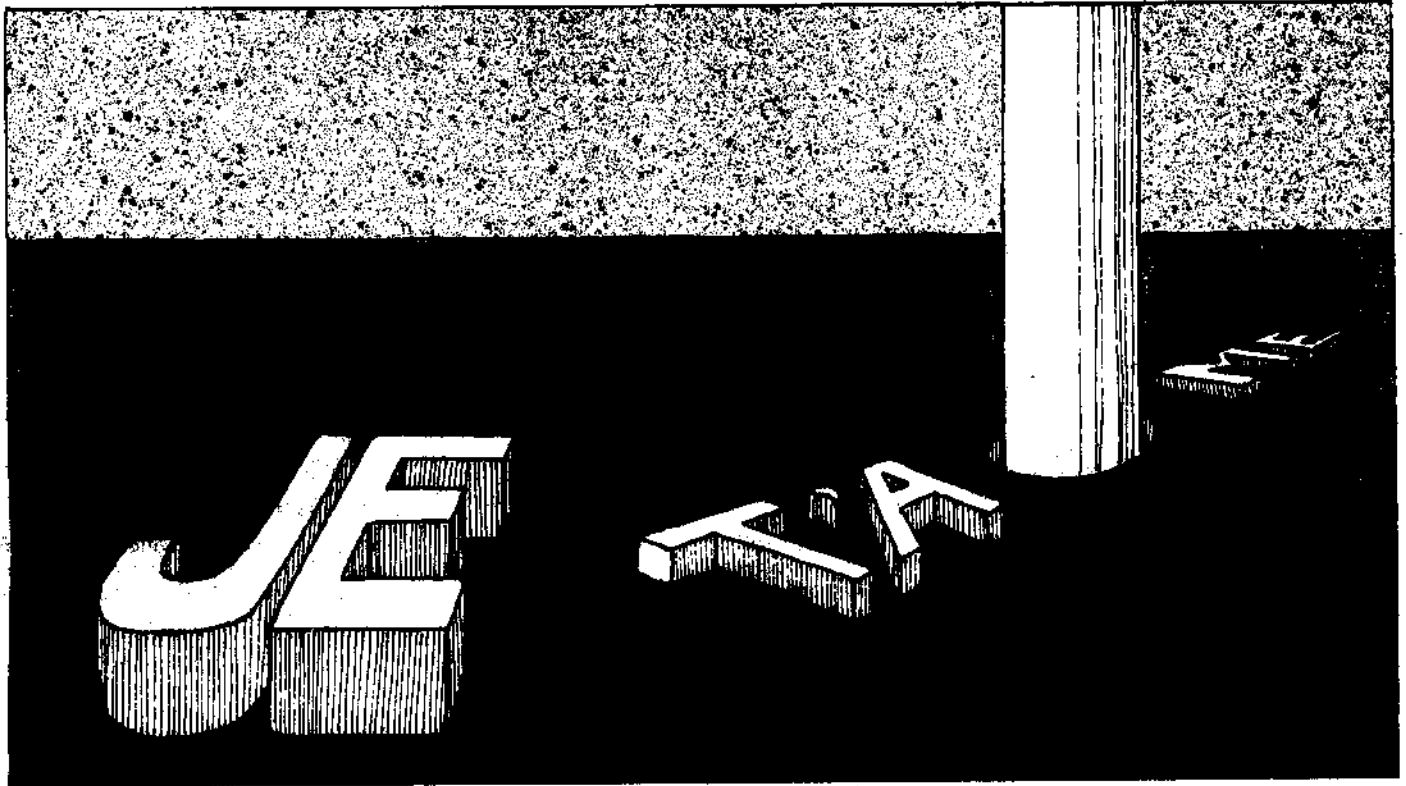
Soit alors mon désir de toi. Seulement désir n'est pas amour. Là, je me livre à un travestissement. Je déguise. En connaissance de cause ou non ? Cela, en fait, n'a

nonce *ne veulent rien dire de ce que j'ai à te dire.*

Voilà le « je t'aime » reconnu, tel qu'il est : une formule vide et plate. C'est cela qui m'a intrigué au départ et m'a donné envie d'en évaluer un peu mieux le poids réel.

En effet, si le « je t'aime » n'est qu'un leurre, un parasite sonore plaqué sur le silence qui devrait traduire mon impuissance à dire ce que j'ai à dire, ou encore s'il n'est qu'un faux témoignage, destiné à parler de mon désir sans le dire, bref s'il se réduit à un simple *truc de langage*, questions : pourquoi est-il toujours actif dans les déclarations d'amour, pourquoi demeure-t-il la promesse nécessaire qui scelle le lien d'amour, pourquoi enfin est-il toujours en usage dans notre langue et sert-il encore de ponctuation obligée aux échanges affectifs que l'on estime « forts » ?

Ce n'est pas fini. Une seconde raison est venue conforter mon opinion qu'il fallait revoir le « je t'aime ». Ce fut une lecture. Celle de Roland Barthes : *Fragments*



ble répétition de la même chose. A moins de satisfaire au jeu enfantin de l'effeuillage de la marguerite et d'aligner, derrière le « je t'aime », l'échelle des nuances, qui se voudrait aussi, en raccourci, le texte-type de l'éternel roman d'amour (ou son cercle vicieux) : je veux parler, bien sûr, du fameux chapelet des aveux abandonnés au hasard : je t'aime, un peu, beaucoup, passionnément, à la folie, pas du tout. Énoncé réversible en :

que peu d'importance. Ce qui compte, c'est le déplacement que j'opère, mettant un mot à la place d'un autre. Parce qu'ainsi j'invalide mon aveu, je le prive de son *vrai* sens. Je dis l'amour, quand je ressens *désir* ; je truque les cartes, je fais fausse donne, par peur de faire fausse route ; j'abandonne le sens du désir et je dépose l'amour en ses lieux et places... pour ne pas rester silencieux, mais aussi parce que je sais que les mots que je pro-

d'un discours amoureux. Livre saisissant, dont la moindre valeur a été de rendre goût à une saveur dépréciée : le sentiment.

Barthes consacre un fragment entier à l'analyse du « je t'aime ». Texte ambigu, dont j'extraits un court passage. « Passé le premier aveu — écrit-il —, 'je t'aime' ne veut plus rien dire ; il ne fait que reprendre d'une façon énigmatique, tant elle paraît vide, l'ancien message (qui peut-



Par commodité, j'ai dissocié les deux stratégies. La réalité cependant ne cesse d'être le théâtre de leurs interférences.

I - Stratégies de conquête.

a) La culpabilisation.
Curieux : on a généralement tendance à considérer le « je t'aime » comme une mise en position de faiblesse. A n'y voir que le discours d'une soumission et d'une servitude volontaires, « je t'aime » équivaut à : « je m'offre à ta loi », « je m'annule en tant que sujet libre pour me fondre en toi. »
Or, qu'est-ce qui se produit concrètement et simultanément, quand j'annonce que je t'aime ?
Un phénomène si simple, qu'on ne le relève pas. *Je reconnais, en moi, l'existence de l'état amoureux.* En quelque sorte, une nouveauté. Je note une rupture brutale

dans le déploiement habituel de mon être. Mon ordre intérieur est soudain bouleversé. Voilà que l'harmonie qui régnait précédemment mon être éclate littéralement, que tout ce qui valait auparavant — aussi bien la raison que la volonté — défaille et introduit un déséquilibre. Rien ne va plus.
Écoutez Phèdre raconter ses premières « impressions » quand elle vit le jeune Hippolyte : « Je le vis, je rougis, je pâlis à sa vue ; / Un trouble s'éleva dans mon âme éperdue ; / Mes yeux ne voyaient plus, je ne pouvais parler ; / Je sentis tout mon corps et transir et brûler ». (4). Ou bien, lisez au hasard l'une des lettres que Madame de Rênal écrivait à Julien. « Dis-lui que je t'aime, mais non, ne prononce pas un tel blasphème, dis-lui que je t'adore, que la vie n'a commencé pour moi que le jour où je t'ai vu ; que dans les moments les plus

fous de ma jeunesse, je n'avais jamais même rêvé le bonheur que je te dois. » (5).
Qu'est-ce qui se passe dans les deux cas, tant avec Phèdre qu'avec Mme de Rênal ? La première l'énonce par le détail. Il y a, dit-elle, quelque chose en moi qui s'est brisé, « un trouble dans mon âme », qui se traduit par un trouble physique. A la lettre, ça ne fonctionne plus comme avant, je suis devenue une autre, il y a eu interruption du cours ordinaire de ma vie. Et c'est toi qui en es la cause, c'est-à-dire, sans beaucoup forcer les mots : *c'est toi qui en es responsable.*
Suprême perversité : le même mouvement qui sert à constater l'état intérieur, à le définir comme troublé, sert aussi à construire une image de l'amour. Il le faut bien, d'ailleurs, puisque c'est lui le *trublion*. L'amour qui, d'emblée, reçoit

par sa position de maman, par son corps qui donne naissance. Qu'elle touche, qu'elle attouche, qu'elle caresse, qu'elle embrasse, n'est alors plus scandaleux. C'est même normal, parce que ça s'inscrit dans le schéma social du *maternage*. Pas de pédophiles chez les mamans, donc ! Ou plutôt, pense Leïla Sebbar, toutes les femmes sont pédophiles, mais elles ne veulent pas le savoir. L'institution familiale fonctionne bien : elle susurre aux mères qui se livrent sur leurs enfants (et ceux des autres) aux mille caresses du pédophile, qui éprouvent les mêmes désirs, qui ressentent des sentiments analogues, que cela participe de plein droit de l'amour maternel. Étrange livre, dont le problème au bout du compte est d'appeler un chat, un chat.

Leïla Sebbar, Le pédophile et la maman, Stock 2/Voix des femmes.

les grecs et l'amour

Une idée fort communément répandue : que l'art d'aimer avait été, entre autres choses, l'une des plus belles réussites de la Grèce antique. Un seul point noir : les Grecs, ces grands artistes de l'amour, étaient de fameux pédérastes. Frémissements dans les chaumières. Les parents rougissent quand les questions d'enfants fusent. Même en 1980, on n'ose pas trop

en parler. Total : on affirme que c'était super chouette du temps des Grecs, mais on évite soigneusement d'entrer dans les détails. Alors, pour ceux qui ont vaincu leurs réticences, qui ont compris que l'homosexualité n'était ni un scandale, ni une perversion, je conseille la lecture du livre de Félix Buffière ou celle de la traduction d'un texte injustement méconnu de M.H.E. Meier, qui paraît pour la première fois en version française. Un régal, comme on dit. Le premier, l'ouvrage de Buffière, est un monument, 700 pages précises, bourrées d'informations, un impressionnant travail de dépouillement et de synthèse des écrits grecs anciens. L'écriture est agréable, les anecdotes fourmillent, la plupart du temps succulentes. Une manière de découvrir la réalité antique sans jamais s'ennuyer. Le second texte, en revanche, est plus austère. Erudit et savant, comme le précédent, le fait toutefois qu'il ait été rédigé voilà plus d'un siècle n'est pas sans importance : l'accumulation de références — et pourtant nombre de notes ont été supprimées, nous annoncent-on —, la sécheresse du style, les formules allusives — par bonheur fréquemment éclairées, dans l'édition française, par des ajouts pertinents —, rendent parfois la lecture difficile. Mais, là encore, quel merveilleux guide pour nous aider à comprendre l'amour grec ! Il ressort de ces deux ouvrages que la pédérastie était considérée comme le plus haut niveau de

l'amour entre les êtres. Certes, en disant les *êtres*, j'utilise un terme impropre, trop vague. C'est des hommes qu'il s'agit, et plus précisément encore, des intellectuels. Poètes, philosophes, politiques, nul parmi eux ne semble devoir échapper à cette impulsion de l'âme qui la pousse à aimer les adolescents. Pas de femmes donc, dans le système amoureux des Grecs. Parce qu'elles incarnent en fait le moment réaliste de l'amour, sorte de soumission aux impératifs de la vie qui nécessite la reproduction de l'espèce. Tandis qu'entre les hommes les sentiments ne dépendent d'aucune loi de nature. La pédérastie apparaît alors comme l'amour somptuaire, somptueux, gratuit, échange sans intérêts et sans raisons, passion sublime, culte de la beauté, de l'énergie, de la vie. C'est d'une idéalisation qu'il s'agit, d'un aimer l'amour qui se manifeste derrière l'exaltation de la pédérastie comme forme achevée de la sentimentalité humaine. On dit aussi, généralement, que les Grecs étaient sages. Leur conception de l'amour en est-elle le signe ? Peut-être bien. Mais.. Les femmes... quand même...

Félix Buffière, Eros adolescent, la pédérastie dans la Grèce antique, Les Belles lettres
M.H.E. Meier, L.R. de Pogy-Castries, Histoire de l'amour grec, Guy le Prat

être n'est pas passé par ces mots). Je le répète hors de toute pertinence ; il sort du langage, il divague, où ? » (2).

Soit. Le « je t'aime » n'est décidément qu'une affaire de surfaces. Jamais là où l'on voudrait qu'il instaure une profondeur — et notamment la profondeur d'un sentiment —. Formule sans cesse à côté de ses pompes, à côté de ce qu'elle doit révéler, signaler à son auditeur. Autrement dit, une formule faite pour assourdir, pour empêcher l'autre d'entendre le vrai message à transmettre, dont la teneur pourrait être cette fois — pour quoi pas ? — : « je ne t'aime plus, mais... j'ai pris l'habitude de ta présence et je veux que tu restes auprès de moi... j'éprouve encore quelques tendresses... je te désire... j'ai peur de la solitude... » Ou, plus simplement : « Je ne t'aime plus comme lors de mon premier aveu, mais je t'aime encore, autrement, différemment, ni plus ni moins, je t'aime d'un autre amour... » Ce qui reviendrait à un « je ne t'aime plus, mais je t'aime quand même », puisque tout se joue autour des variations, introduites par moi, et moi seul, dans le verbe *aimer*. Donc, avec le « je t'aime », je suis confronté à une formule baladeuse, indexée sur un sens avec lequel elle ne coïncidera jamais plus dès lors qu'elle aura été proférée une fois.

Je me sens dupé, coïncé : à aucun moment mon « je t'aime » ne parvient à rendre compte des modifications internes

du régime de mon économie affective. Et Barthes continue : « Le mot (la phrase-mot) n'a de sens qu'au moment où je le prononce ; il n'y a en lui aucune autre information que son dire immédiat : nulle réserve, nul magasin de sens » (3).

Une remarque intéressante. De fait Barthes nous ramène à la question du sens, et pas de n'importe quelle manière. « Je t'aime » est vide, mais il récupère sans cesse du sens. Un paradoxe ? Non. L'idée est que la formule *gagne du sens* chaque fois qu'elle est prononcée. Un sens que je suis seul à connaître, que je suis peut-être aussi seul habilité à lui insuffler.

Par conséquent la formule, telle quelle, « passé le premier aveu », n'est plus informative, du moins n'est plus agent de transmission : ce qu'elle dit de moi n'est pas compris par l'autre. En la répétant, je la décroche de son réservoir convenu de sens (généralement celui du dictionnaire), et je la connecte, au coup par coup, selon mes états intérieurs, à l'imprévisible mouvement de mon devenir sentimental.

Valeur nulle, alors, de la formule pour l'autre. Elle s'adresse à lui, mais elle ne lui dit définitivement rien. Ce qui revient à admettre que c'est à l'autre de faire dire au « je t'aime » ce qu'il désire entendre.

Donc cette « phrase-mot » n'est pas, comme on l'a trop vite convenu, destinée à l'échange : elle n'est pas un point de

rencontre entre deux êtres. Elle serait plutôt leur point de séparation, voire l'espace de leur malentendu, l'aveu de leur impossible coïncidence.

II

Tout est loin d'être résolu. Si le « je t'aime » n'est pas une confiance, un aveu ou un récit, qui soit audible à la fois pour celui qui parle et celui qui écoute, qu'en est-il de son usage ? En clair : à quoi ça sert de le dire, si ça n'est pas pour transporter du sens ?

Je donne la réponse sans attendre : le « je t'aime » est un système de production de pouvoir. la formule entre dans une *stratégie de conquête et d'asservissement de l'autre*. Coup de poker ou coup de force, comme on voudra. Dans tous les cas ça vise à prendre barre sur l'autre, à la coincer dans les mailles subtiles de la fascination.

Cela, c'est ce qui apparaît dans une première série d'usages. Mais il y en a une seconde, plus discrète, me semble-t-il, plus souterraine, plus égoïste et plus narcissique, que je qualifierai de *stratégie d'existence*. Manière de se faire exister soi-même, de sentir l'épaisseur de son être sur le dos des autres. Un *Cogito* nouvelle formule, plus sérieux d'ailleurs que celui de Descartes, puisqu'il nouera ma conscience d'exister à ma relation à autrui.

l'amour mère

Parmi les clichés qui ont cours sur la « féminité », il en est un qui paraissait irréfutable et solidement ancré dans la réalité : celui de l'amour maternel. Un pur produit de l'instinct, disait-on. Depuis les observations du monde animal, en passant par les mœurs du temps, jusqu'aux données médicales les plus récentes, pas la moindre fausse note : la femme semble bien être dans son essence une mère, et l'amour spontané qui la porte vers son rejeton un authentique « instinct naturel ». Seulement voilà, les évidences ne demeurent des évidences que tant qu'on ne les interroge pas. Et celle-ci vient à son tour de s'effondrer, après qu'une femme, Elizabeth Badinter, ait entrepris de rechercher dans notre histoire ce qu'il en était de ce fameux amour maternel il y a de cela quelques siècles. Tenez-vous bien, ce qu'elle nous apprend devrait faire vaciller nombre de nos certitudes. Ainsi, ce serait seulement aux alentours du XVIII^e siècle que l'on a inventé l'affaire de l'amour des mères. Auparavant outre qu'il était étrangement absent des mœurs sociales, si jamais il venait par accident à se manifester, le discours moral et religieux le condamnait sans appel. Pourquoi un tel rejet ? Tout simplement parce que la femme comme l'enfant étaient dévalorisés par rapport à l'homme. La femme, pour sa part, considérée comme une « infirme » : n'oublions

jamais, réclame par exemple le prédicateur Benedicti en 1584, que l'homme « est plus noble et plus excellent que la femme, attendu qu'il est l'image de Dieu, et la femme n'est seulement que l'image de l'homme ». Quant à l'enfant, il apparaît comme un petit monstre auquel il faut donner figure humaine. Saint Augustin avait donné le ton et ses préceptes rigoristes en matière d'éducation eurent longtemps valeur de règles. Préceptes qui reposaient sur l'idée unique que l'enfance est un état de péché et de vice. « Si on lui laissait faire ce qui lui plaît — dit-il notamment dans la *Cité de Dieu* — il n'est pas de crime où on ne le verrait se précipiter ». Du coup, une relation amoureuse entre mère et enfant est aussitôt taxée de perversité et d'anormalité. Il faut donc attendre la fin du XVIII^e siècle pour qu'intervienne une modification de l'image de la maternité et dans la foulée ; la révolution des mœurs qui va prôner la nécessité pour les mères d'aimer leurs enfants. Lent processus de « naturalisation » d'un sentiment qui est apparemment d'ordre proprement culturel et social, dont nous sommes les héritiers directs. Une petite remarque, avant de terminer : le livre d'Elizabeth Badinter est, comme on dit, « bien ficelé », ses arguments sont solides, ses références historiques sérieuses, la lecture est agréable et la démonstration on ne peut plus convaincante. Pourtant, moi qui ai des enfants, je

n'arrive pas à concevoir que, si j'avais vécu trois ou quatre siècles plus tôt, je ne les aurais pas aimés... Peut-être est-ce parce que je suis un père, non une mère.

Elizabeth Badinter, *L'amour en plus*, Flammarion

pédophile, dit-elle

Leïla Sebbar : on connaît. Son précédent ouvrage, *On tue les petites filles*, avait un peu secoué notre conformisme. Elle fait dans la provocation, Leïla Sebbar, elle n'a pas peur des mots, et ses outrances, même si elles risquent de braquer les bonnes âmes, donnent malgré tout chaque fois matière à réflexion. Bon, aujourd'hui elle a décidé de casser le discours dominant à propos de la pédophilie (l'amour des jeunes enfants). En gros, elle s'insurge contre l'a priori idéologique qui, sournoisement, avalise l'idée que seulement les hommes seraient pédophiles. Une manière de monopole, savamment entretenu d'ailleurs par les hommes eux-mêmes, puisque quelques-uns des théoriciens de la pédophilie (Matzneff, Schéfer and Co.) n'abordent le phénomène qu'à partir du désir masculin. Ras l'bol les mecs, dit en substance Leïla Sebbar, les femmes aussi sont attirées par les petits enfants. Mais voilà : la femme est une mère et, du coup, elle est immédiatement légitimée dans son désir

tous les signes du mal, du malheur, de la souffrance. Regardez bien Phèdre, tremblante, rougissante, pantelante, paralysée, aveuglée : parce que l'amour est une maladie. Pire : un mal-à-dire.

Quant à Mme de Rênal, ses explications sont plus claires encore. Depuis qu'elle connaît Julien, elle est devenue folle. Pas une heure du jour qu'elle ne s'en fasse la confiance, pas un jour non plus qui ne fasse surenchère sur la folie de la veille. *L'amour est une lésion de la raison*. Ce que confirme Phèdre, à son tour, comme en écho : « J'aime — confie-t-elle à Hippolyte —. Ne pense pas qu'au moment que je t'aime, /Innocente à mes yeux, je m'approuve moi-même /Ni que du fol amour qui trouble ma raison/Ma lâche complaisance ait nourri le poison ». (6).

On n'en sortira pas : « je t'aime » témoigne. Témoigne d'un désordre radical subi par le sujet qui l'exprime. A la neutralité ou au calme de la vie avant l'amour, succède l'irrépressible fracture du mal d'amour. Là, exactement là, se pointe la culpabilité. Car Phèdre, comme Mme de Rênal n'y sont pour rien dans ce qui leur arrive. Elles subissent, elles se contentent d'enregistrer, d'être envahies, d'être dépossédées d'elles-mêmes, contre leur volonté. Alors, la faute à qui ? Aux autres, évidemment, à ceux qui sont aimés, à toi donc. La faute à Hippolyte, parce qu'il est trop semblable à son père ;

à Julien, parce qu'il est jeune, brillant, cultivé. *Dans tous les cas, la faute à toi parce que tu es toi.*

De la responsabilité à la faute il n'y a qu'un pas, que je franchis pour te produire comme entité coupable. Non « je t'aime » le prouve et, sèchement, exhibe devant ton regard le résultat de ton œuvre : mon amour, mon mal, mon bonheur catastrophe. A toi de jouer maintenant, la balle est dans ton camp. Que vas-tu faire ? Que peux-tu faire ? *Si non m'aimer, ou au moins me laisser t'aimer.*

Parce que tu sais que mon amour sera souffrance extrême s'il n'obtient, ne serait-ce que ta neutralité bienveillante, s'il s'épuise de n'être pas partagé, bref s'il ne reçoit pas l'assurance d'un laisser faire ou d'une tolérance de ta part. Parce que tu sais aussi que la souffrance cache plus encore qu'elle ne le dit, que si elle signale l'amour, ce qui la signale, elle, c'est la mort, tapie derrière l'horizon. On connaît la lente décomposition qui guette l'être aimant sans espoir. Les métaphores qui souvent accompagnent les descriptions de la passion, l'expriment parfaitement : on parle de dévorer, consumer, ronger...

Ainsi, il y a spectacle : *disant « je t'aime », je me mets au supplice et te fais mon bourreau, presque mon assassin.* Pourras-tu alors rester indifférent sans risquer le remords ?

Piégé. Tu es piégé. Je t'aime, donc tu dois te laisser aimer. A défaut de m'ai-

mer. A mon tour désormais de t'enseigner mes tours : ici, la loi de mon amour. Et je gagne, puisque tu vas t'y soumettre.

b) La fascination.

Ce que je viens d'écrire pourrait déjà se dériver vers la fascination. Nietzsche a rédigé de superbes pages dans la *Généalogie de la morale*, dressant l'inventaire des jouissances nées alentour des corps souffrants, parmi les spectateurs. Il parlait à leur propos de fascination ; fascination du mal de l'autre, de l'esthétique du supplice, fascination de soi-même dans la douleur de l'autre. Je n'y reviens pas.

Mais le « je t'aime », à lui seul, est fascinant. C'est-à-dire qu'il fige, paralyse et bloque. Prenez les Troubadours (7). Inquiétants personnages, dont on n'a pas assez dénoncé les travers : ce sont eux, savez-vous, qui ont inventé le mode guerrier de l'amour, qui ont fait de la femme une citadelle à conquérir. Ce sont eux, encore, qui ont mis au point cette stratégie de la fascination. Manières d'approches par « je t'aime » successifs, cercles qui progressivement se concentrent autour de leur « victime », l'enserrent jusqu'à bientôt ne plus lui laisser d'autre issue pour se libérer que de tomber amoureuse à son tour.

Donc les troubadours. On se réfère généralement à eux en inversant les signes : on les désigne comme véritables victimes. Ne doivent-ils pas, en effet, satisfaire à nombre d'épreuves avant

séduction, piège à c...

Courage ! La séduction tire à sa fin. Après tout ce qui s'est dit et écrit sur le sujet, il devrait bientôt être épuisé pour plusieurs années. Tant mieux. Je commençais à avoir le vertige. Plus moyen d'allumer mon récepteur télé ou mon poste radio, d'ouvrir un journal ou une revue sans risquer de tomber, une fois sur deux, sur un pontife en train de pérorer, avec la suffisance des imbéciles, sur ce qui restera dans les annales comme la grande découverte de l'année 80 : j'ai nommé donc, cette fameuse séduction. A vous déguster d'avoir envie de plaire. Et mon amie Joëlle qui s'y connaît en la matière, me confiait récemment qu'elle avait presque tout lu de ce qui avait été publié sur le phénomène et qu'elle ne comprenait toujours pas pourquoi on la considérait comme une grande séductrice. Moi, je remâchais mon « ras l'bol », genre grognon, lorsque j'ai reçu les Actes du Colloque de Bruxelles, tenu fin novembre 79. La seule lecture du titre m'a aussitôt incité à enfouir le volume sous une pile de parutions récentes, juste pour m'éviter de faire encore des cauchemars. Puis, saisi par le remords, je l'ai ressorti et j'ai commencé à le feuilleter. Une sage décision. Car, voyez-vous, quelques-unes des interventions qui y sont rassemblées sont absolument fulgurantes. Par exemple, celle de Sollers, qui porte un titre énigmatique : *Le pape*. Courte, enlevée, brillante,

bourrée de trouvailles, où il explique à peu près que l'on séduit pour éviter de tuer. Ou bien celle de Vuarnet, dont la perspicacité m'étonne toujours : où dans une série de propositions subtiles il démontre que le problème de la séduction se révèle autant chez le « séduit » que chez le séducteur, et nous délivre certains mystères des mystiques qui méritent un détour. Ou encore celle de Lyotard, fine et cultivée : où il dérive avec intelligence sur Gorgias et Platon, l'hyperréalisme, Coppola et son *Apocalypse Now*, Syberberg, etc. Je pourrais citer aussi Khatibi, Roger, Pierson et d'autres. Mais je vous laisse le plaisir de la découverte.

Maurice Olender, Jacques Sojcher, La séduction, Aubier

frédérique, sylvia et cie

Diabole ! Des jeunes filles, en 1980 ? Je croyais bien — comme beaucoup d'entre vous probablement — que c'était une espèce totalement disparue. Que depuis belle lurette, l'adolescente passait directement à l'état de femme. Qu'elle était maintenant parfaitement désuète la romantique étape « jeune fille » que vécurent nos arrière-grands-mères, et dont on peut encore trouver la trace dans les romans de Colette. Heureuse transition pourtant, lorsque le rêve l'emportait sur le réel, quand les cœurs battaient en secret et que

l'âme éprouvait ses premiers émois. Heureuse, hier peut-être, mais aujourd'hui elle semblait être ressentie comme une période ridicule, dont on pouvait faire l'économie. Bref, le premier je croyais que les filles n'aspiraient qu'à devenir femmes et qu'elles ne souhaitaient en aucune manière connaître l'état de « jeunes filles ». Erreur ! Marie-Françoise Hans, une sensibilité à fleur de peau, qui côtoie depuis près de quinze ans ces adolescentes vieillissantes, que l'on rencontre en classe de Seconde ou de Première, a su percer leur carapace. Ni enfants, ni femmes, ce sont bien des jeunes filles qu'elle nous présente. Des jeunes filles qui revendiquent le statut. Preuve : quand elle parla devant un groupe d'élèves de son projet de livre et annonça que le thème serait la jeune fille et un garçon s'esclaffa. « Des jeunes filles. Moi, je connais pas ! » Réponse de celle présentes, une seule voix : « Qu'est-ce qu'il est con, ce mec ! Et nous, alors qu'est-ce qu'on est, hein ? » Je le dis sans détour, *Esquisse pour une jeune fille* est un livre fascinant. Il faut écouter se raconter Juliette, Claudine, Agnès, Frédérique, Sylvia, Michèle, Patricia et leurs compagnes. Découvrir leur vie, sentir leurs désirs, deviner derrière les mots leurs frémissements intimes, leurs peurs, leurs angoisses, les merveilleux romans d'amour qu'elles inventent ou qu'elles croient vivre, entendre leurs projets, suivre leurs difficultés à trouver leur place dans



d'espérer gagner le cœur de la belle qu'ils convoitent ? Épreuves draconiennes, dont les principales sont : le baiser ; le don de l'anneau ; la contemplation de la dame nue ; l'Asag (l'Essai) ; l'échange des cœurs.

Étrange façon de réécrire l'histoire. Les troubadours victimes ? Allons donc ! Qui invente les épreuves ? Qui en augmente la liste, au point de la rendre presque infinie ? Les troubadours, personne d'autre. Et en tout cas, pas celles aux pieds desquelles ils soupirent. Lisez les poèmes de Guillaume IX d'Aquitaine. Il est l'un des premiers à fixer la tradition du soupir, l'un des premiers surtout à parer le « je t'aime » des pouvoirs du serpent. Chaque épreuve est un « je t'aime » réitéré, une étape vers l'asservissement de la femme désirée.

On a longtemps voulu ignorer le pro-

blème essentiel de l'amour courtois. A savoir : que l'aventure mettait en scène trois personnages : la femme, le mari, le troubadour ; que le milieu culturel était celui d'une forte religiosité, où l'adultère était violemment condamné ; que la période précédente (VIII^e et IX^e siècles) avait peu considéré l'art amoureux. Or, à peu près tout du travail de la fascination se comprend à partir de ces trois données.

Il est une règle d'or, pour le troubadour, d'aimer une femme mariée, impé-riativement de condition sociale supérieure à la sienne. Le voilà à l'œuvre. Surprise, puis dilemme côté femme. « Je suis aimée ! » Emois et rêveries. La découverte est de poids. Surprenante pour une femme installée, insérée dans une vie sereine, à tel point qu'elle avait oublié cette affaire de l'amour. Et le jouvenceau apparaît, « je t'aime » aux lèvres.

Mais le dilemme se fait alors drame et inquiétude. **Drame** : la présence du mari (qui, même absent pour cause de guerre ou de voyage, hante les lieux familiaux). **Inquiétude** : est-ce bien vrai qu'on m'aime ? Autrement formulé : suis-je donc encore aimable ? Néanmoins, dans ce déchirement de l'âme, on devine les premiers frissons de l'adultère.

Le troubadour insiste : « je t'aime », répète-t-il, « et je t'en donne la preuve : je suis prêt à attendre, pour te gagner, le temps qu'il faudra ». Dès lors le processus est mis en branle : les « épreuves » s'imposent. Chacune sera un « je t'aime » renforcé, une surenchère sur celui qui aura précédé. La femme qui a écouté le premier ne peut plus reculer : c'est elle maintenant qui se pique au jeu, qui entretient les épreuves, qui apprend à les gérer et, bientôt, va se les approprier. Au bout, le piège se referme. Comment ne pas entrer dans un système de comparaison, éviter l'inéluctable confrontation entre l'état marital, d'où l'amour semble singulièrement absent, et l'état d'adultère, où semble couvrir la passion ? *Comment ne pas aimer être aimé ? Comment ne pas réclamer sur soi ce qui se propose d'être un éternel regard d'amour ?*

Vous voulez connaître le secret de la fascination ? Ce n'est pas la proie qui est fascinée par ce qu'elle voit, paralysée par ce qui envahit son regard ; elle est fascinée parce qu'elle se sait vue. Que croyez-vous que fasse le séducteur, sinon montrer qu'il voit, d'une certaine manière, c'est-à-dire avec les yeux du désir ? Et la proie consentante se laisse asservir. Pour que jamais ne se détourne ce regard qui vient à peine de l'arracher au néant.

III

Stratégie de culpabilisation ou de fascination : ça vise la même chose, ça veut plier le sujet aimé à la loi, ça l'entraîne dans un inéluctable mouvement d'abandon de soi, ça tisse une toile invisible de contraintes, de devoirs et de dettes.

Fréquemment, on entend dire que l'amour est un système d'échanges, qu'il institue un mode particulier de circulation des énergies qui s'ouvrirait idéalement sur une fusion. Voire ! L'échange,

monde qui prétend les accueillir mais le plus souvent les ignore royalement. Les voix sont ténues, pudiques, réservées. Parfois provocantes. Toujours franches. Deux centres d'intérêts dominant chez ces jeunes filles modernes : l'amour, les relations avec les parents. A coup sûr, c'est le chapitre amour qui est le plus intéressant. Où se manifeste une aspiration surprenante à vivre le « grand amour ». Certes, on « couche » plus facilement qu'avant, et on accorde moins d'importance à la virginité, mais il demeure que la quête essentielle est celle de l'amour qui durera. Ces jeunes filles-là ont toutes, sur les lèvres, un goût d'éternité.

Marie-Françoise Hans, *Esquisse pour une jeune fille*, Hachette.

stop : massacres !

« La définition la plus juste du mariage : on tue une femme ». C'est Roland Jaccard qui écrit cela dans ses superbes *Chemin de la désillusion* (Grasset, 1979). Je me souviens avoir bondi en lisant la phrase. Parce que pas d'accord. Par le passé peut-être, la femme mourait dans l'affaire du mariage. Et encore ! Si l'on s'en tient à ce que l'on sait maintenant des mœurs d'il y a quelques siècles, la femme était morte bien avant de se marier : à sa naissance. En revanche, aujourd'hui, ça se passe tout autrement et je dirais que la définition la

plus juste du mariage, c'est : un homme va mourir. Oui, pas de doute, c'est l'homme qui laisse sa peau dans l'histoire. Et la lecture du dossier *Couples !* (numéro 24, avril 80) de la revue *Autrement* m'a confirmé dans cette opinion. Certes, le propos de Michèle Decoust et d'Arlette Namian (à qui l'on doit l'organisation du dossier), n'est pas celui-là, mais il est indéniable que le spectre qui hante la majorité des interventions, l'obsession inavouée qui inspire chaque auteur, est aisément identifiable. Savoir : que la vie à deux est mortifère. Homme et femme, ils sont désormais l'un et l'autre à la recherche de la survie. Lui, parce qu'il connaît intuitivement le sort qui lui est réservé ; elle, parce qu'elle ne veut pas revenir à hier. Comme toujours avec la revue *Autrement*, c'est un dossier bilan qui est offert, un instantané du présent, composé de témoignages et d'analyses très diversifiés. Ainsi, autour de la question du couple se retrouvent des historiens comme Jean-Louis Flandrin, des « ethnologues » comme Théodore Zeldin, des sociologues comme Marie-Odile Marty, des médecins comme Gilbert Tordjman, des enfants qui racontent ce qu'ils deviennent, etc. Total, une belle brochette et surtout, un dossier réussi qui fera date. Jamais, à ce jour, l'institution du couple n'avait si bien été radiographiée. Les curieux se régaleront : on y découvre aussi beaucoup de fantasmes.

Dominique Grisoni

s'il s'effectue, est d'ordre très inégal et dépend des places où l'on se tient : celui qui aime joue dans le semblant, il use de leurres, fait comme s'il donnait, s'offrait, et en fait il retient son être, le maîtrise, pour mieux prendre l'autre au jeu de la passivation.

Le « je t'aime » ainsi vu ? Une proposition perverse : je t'aime *donc* tu dois m'aimer (sinon, te laisser aimer et satisfaire aux exigences de mon amour). Une proposition de malaise.

Il reste à deviner maintenant l'autre versant de cette trompeuse formule.

2 - Stratégies du Cogito

a) La réification

Pas de mystères. Je t'aime signifie : je/aime/toi. D'un côté le sujet ; de l'autre l'objet ; entre les deux la copule *aimer*, comme le notent Bruckner et Finkielkraut (8). D'un côté une puissance d'amour, un *aimer projectif* ; de l'autre une puissance d'écoute, une audition attentive.

Situation claire, penserez-vous. En apparence seulement. Car le sujet, qui semble se déterminer comme tel, n'est pas autant *sujet* qu'il voudrait l'affirmer. Je repasse, pour le montrer, sur les traces d'un autre : Sartre. On s'en souvient peut-être, dans *L'Être et le Néant* (9). Je résume ce qu'il détaille longuement. D'une part, dit-il, « dans l'Amour, l'amant veut être "tout au monde" pour



l'aimé : cela signifie qu'il se range du côté du monde ; il est ce qui résume et symbolise le monde ; il est un *ceci* qui enveloppe tous les autres "ceci", il est et accepte d'être objet » (10). D'autre part, ajoute-t-il, « chacun veut que l'autre l'aime, sans se rendre compte qu'aimer c'est vouloir être aimé et qu'ainsi voulant que l'autre l'aime il veut seulement que l'autre veuille qu'il l'aime » (11).

Reflets complexes, systèmes de renvois à l'infini d'images de moi sur toi. C'est une réflexivité que je réclame, que je mets en situation sitôt que j'énonce le « je t'aime ». Encore le problème d'être vu, regardé. L'œil, premier organe de l'amour. *Mais non pas d'être vu par toi*, cela je m'en fiche éperdument, bien que ce soit déjà une opération d'existence intéressante : *d'être vu par moi*. Je m'offre à toi comme objet, pour pouvoir enfin réaliser ce que tout seul je ne parviens

jamais à faire : me prendre, me saisir sous l'angle d'une réalité vraie, unique, *réalité* : être ce que je suis. Grâce à toi, *vais enfin coïncider avec moi-même*, je *vais englober tout mon être dans le regard d'amour que je prétends t'adresser*, je *vais accéder à une existence entière*.

Malin, non ? Je truque tout. *Je dis je te dis et, en même temps, je fais, je fais, je me produis*. Rappelez-vous qu'écrivait Mme de Rênal : qu'elle était née de sa rencontre avec Julien : « la n'a commencé pour moi que le jour où t'ai vu ». C'est clair ! Elle dit « je t'ai vu non pas « tu m'as vue ». C'est son regard à elle qui vaut. Qui vaut pour elle, pour que sa venue à la vie en dépend. On pourrait parler d'un effet de *feed-back*. Mais ce serait une illusion que d'y croire. C'est parce que je me produis comme *objet pour toi*, que je peux alors me représenter en *objet pour moi*. C'est une affa-

dérives d'amour

L'un se nomme Alexandre Bonnier ; l'autre, Jean-Marie Gibbal. Tous deux voyagent beaucoup. Ils décident de s'écrire durant leurs périodes pour se confier les réflexions qui les traversent à propos de l'amour. Donc, pas des lettres d'amour, mais des lettres où il sera question d'amour. Échanges épistolaires joyeux, avec une recherche manifeste pour trouver des formules choc, du genre : « aimer c'est aussi ne pas pouvoir connaître l'autre, ne pas violer son secret... », « Deux corps amoureux ne font que répéter ce que des millions d'autres font ensemble. Pourquoi donc magnifier, sanctifier ce qui est au fond simplement naturel ? C'est qu'il est impossible de réduire l'amour à l'acte ». Puis, craignant peut-être de n'avoir plus rien à se dire, Bonnier et Gibbal imaginent un tract dans lequel ils chantent le retour à l'amour, plutôt sentimental que sexuel. Tract qu'ils diffusent largement auprès de leurs amis, sollicitant une réponse de chacun. Ceux-ci amusés, intrigués, ou heureux de l'initiative, ont répondu. Résultat : ce recueil, qui porte un merveilleux titre, *L'amour, mine de rien*. Une sorte de collage de textes manifestes, où l'amour tel qu'il est ressenti aujourd'hui, s'expose à travers des poèmes, des courtes nouvelles, des petits croquis, des lettres, ou juste des phrases. A mon avis,

c'est un livre qui va passer complètement inaperçu. Vous savez pourquoi ? parce qu'il est beau, parce que tous les textes qu'il rassemble, si brefs soient-ils, sont de petites merveilles de sensibilité et de finesse, parce qu'il est totalement réussi. Alors, à Bonnier et Gibbal je dirai : merci d'avoir cru que l'on pouvait encore parler d'amour. Aux éditions Recherches : c'est chouette d'avoir publié ça. A vous lecteurs : si vous rêvez d'air frais...

D.G.

Alexandre Bonnier et J.M. Gibbal
L'amour, mine de rien Éditions
Encres/Recherches

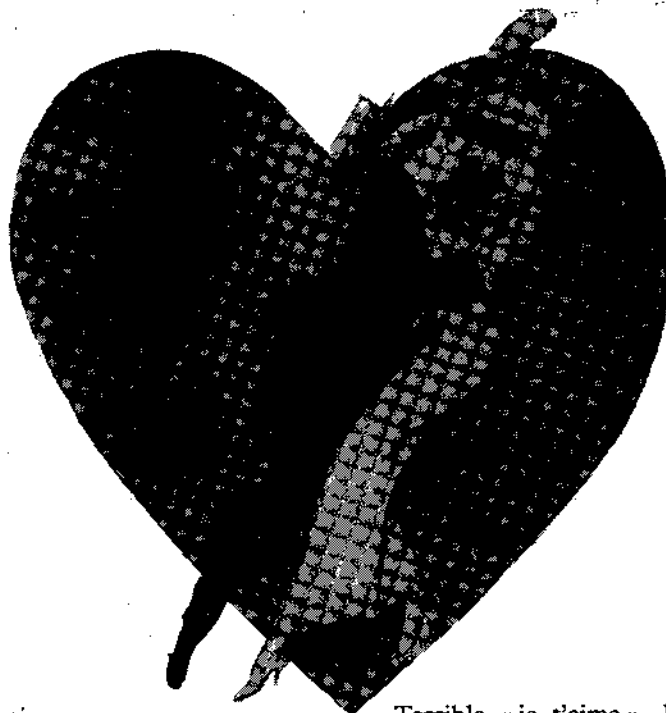
l'amour carte postale

A prendre comme un bonheur, à lire comme dans un rêve, à ruminer comme une interminable agonie, à conserver précieusement dans un coin de tête : *La carte postale*, de Jacques Derrida. L'un des plus beaux livres d'amour qu'il m'ait été donné de lire depuis longtemps. Je serais franc : c'est une surprise. Derrida, il y a des années que je fréquente ses livres, que je m'échine à suivre ses savants démontages des grands textes de la philosophie occidentale, que je m'essouffle à parcourir à son rythme les vastes plages de la pensée philosophique, que je me régale de ses

trouvailles et de ses impertinences, que je m'énerve quand je bute sur l'un des concepts obscurs difficiles qu'il forge pour les besoins de sa tâche... Ceci pour dire que Derrida, conformément à l'image communément répandue, n'est pas un philosophe qui écrit des ouvrages d'accès facile. C'est-à-dire qu'il s'adresse en priorité à des lecteurs motivés et préparés. Or, *la Carte postale* rompt avec son style habituel. Plus de la moitié du texte est composée de lettres, rédigées entre 1977 et 1979. De lettres qui ne sont pas neutres, pas informatives. De lettres d'amour. Adressées à une seule personne, à plusieurs ? Rédigées par le seul Jacques Derrida, ou par d'autres avec lui ? Allez savoir ! mais c'est finalement sans importance. Parce qu'on y lit des morceaux d'amour, des bribes de passion. On devine derrière les mots les fabuleuses et inépuisables métamorphoses du sentiment amoureux, on pressent sous les blancs qui ponctuent fréquemment le texte des envois les innombrables variations ordonnant les relations de couple. On vit avec ce *je* qui se confie une étrange complicité : celle du bonheur souffrant. A propos, comment s'appellent-elles, celles qui requèrent ces lettres : Anne, Sophie, Sarah, Roseline... ? Portent-elles seulement un nom ?

D.G.

Jacques Derrida *La carte postale* Aubier-Flammarion



de circulation entre toi et moi, où ce qui circule c'est la métamorphose de mon être, son accession au monde.

« Je t'aime » m'injecte dans l'existence. Je n'y étais pas, je ne m'y sentais pas, je n'avais pas conscience d'y être vraiment. Je rêvais la vie. Voilà que l'amour m'y plonge d'un coup.

Très curieusement, abordée sous cet angle, la stratégie du « je t'aime » n'appelle plus ce fameux retour d'amour que je notais tout à l'heure dans les deux systèmes, de culpabilisation et de fascination. Le seul retour qui soit impliqué, c'est celui de mon être, de mon existence. Descartes niait le recours à l'altérité. Le « je t'aime » m'explique au contraire que l'autre est nécessaire, sa présence indispensable, pour que j'existe et que je le sache. Sans amour, sans aimer, j'existe, mais je ne le sais pas. Aussi, dès que j'aime — ou que je l'affirme —, c'est la conscience de mon existence, ma conscience d'être qui surgit.

Formule d'un Cogito tout neuf, le « je t'aime » brise avec l'extrême solitude du « je pense », il met fin à l'angoissante fatalité d'un moi-même clos sur lui-même. Littéralement, il me produit, il m'invente. Il me fait éclater au grand jour, grâce au tour de passe-passe de l'objet-sujet. Comprenez bien ce dont il s'agit exactement : le « je t'aime » introduit une stratégie englobante, où l'autre est pris à témoin de moi-même. Témoin ni passif, ni actif ; témoin au sens de présence, parce qu'il me faut ta présence, transparente, éthérée, sans importance, mais tout à fait réelle, pour que je puisse dessiner ce mouvement de moi vers toi pour moi. Toi, donc, uniquement comme support attractif, comme condition de mon arrachement au néant. « Je vous vois — écrit Joe Bousquet, dans ses merveilleuses *Lettres à Poisson d'or* —, je vous porte, j'ai des yeux pour vous voir, des bras pour vous toucher ce qui est une façon de me trouver vivant dans le délice de penser à vous » (12).

« je t'aime, DONC j'existe » : entendez bien ici l'aveu : que l'amour est parasitaire, que quand je dis « je t'aime » je me branche sur toi pour exister, pour acquiescer ma conscience d'être. Et, en poussant un petit peu, je suggère peut-être que c'est mon unique manière d'être.

b) La création

La deuxième modalité de ce Cogito est encore plus inquiétante. Vous n'ignorez probablement pas les idées toutes faites qui sont le tout venant des idées sur l'amour. Du genre : l'amour est une reconnaissance de l'autre, ou, l'amour est une connaissance de l'autre. On va même jusqu'à prétendre que l'amour serait un registre ignoré, parce que particulier et original, de la véritable connaissance de l'altérité.

Il faudrait être sérieux. Par exemple, lire ce que parfois écrivent les poètes, et le lire tel que c'est écrit. Je choisis au hasard : poème d'Eluard, intitulé justement *En vertu de l'amour*. « D'aimer, j'ai tout créé — écrit-il — réel, imaginaire... /J'ai donné sa raison, sa forme, sa chaleur/Son rôle immortel à celle qui m'éclaire » (13).

Oui, l'amour ça crée. Mais pas le Monde, ou n'importe quoi dans le Réel. *L'amour ça te crée toi*, toi parce que tu es aimé(e), toi qui sans moi ne serais rien. « Je t'aime » a une vertu quasi divine, c'est un geste démiurgique : je te fais être quand je te le dis. Je te construis, morceau par morceau. Je te donne des yeux, un regard, un corps. Je te fais, je te modèle, je t'institue. Mon amour est un souffle de vie.

Que peux-tu faire face à cela ? Sinon en réclamer encore du « je t'aime », entrer dans le cercle infernal de la répétition, découvrir les craintes de la perte, les inquiétudes de ma possible disparition ? Parce que si je ne t'aime plus, tu cesseras immédiatement d'être. Non que je sois, comme on le croit trop facilement, ta raison d'exister — ça, c'est moi qui t'impose de l'admettre —, mais parce que je suis ton mode d'exister, je suis ton faire-être.

Terrible « je t'aime ». Il renverse ce qu'il fabriquait tout à l'heure : il traficote un nouveau produit : Toi. Et j'annonce : je t'aime, DONC tu es.

Au jeu du « je t'aime », à tous les coups je gagne.

IV

Au bilan de ces quelques usages : le tragique. « Je t'aime » est une violence. Justement parce qu'il n'a pas de sens, et qu'il ne peut pas en avoir. Pas d'autre ambition derrière la formule, que celle de dominer ou de me faire exister sur ton dos, sur ta peau. Tu paies un prix élevé, si l'on regarde bien. Parce que c'est toi qui paie dans ton corps mon droit d'exister. « je t'aime », parce que je veux vivre. Et c'est pourquoi il n'y a pas de sens dans la formule, que de l'usage. C'est pourquoi enfin, ça ne dit rien « je t'aime », mais ça fait... mal.

Dominique Grisoni

- 1) Roland Barthes, *Fragments d'un discours amoureux*, Seuil, 1977
- 2) Roland Barthes, *Ibid*, p. 175
- 3) Roland Barthes, *Ibid*, p. 177
- 4) Racine, *Phèdre*, acte I, scène 3, vers 269 et suiv.
- 5) Stendhal, *Le rouge et le noir*, p. 125, Livre de poche, 1958
- 6) Racine, *op. cit.*, acte II, scène 5, vers 673 et suiv.
- 7) Je me réfère à l'excellent ouvrage de René Nelli, *L'érotique des troubadours*, 2 volumes, 10/18, 1974
- 8) Bruckner et Finkielkraut, *Le nouveau désordre amoureux*, Seuil, 1977
- 9) J.-P. Sartre, *L'Être et le Néant*, Gallimard, 1943, p. 431 à 447
- 10) J.-P. Sartre, *Ibid*, p. 435
- 11) J.-P. Sartre, *Ibid*, p. 447
- 12) Joe Bousquet, *Lettres à Poisson d'or*, p. 75, Gallimard, 1967
- 13) Paul Eluard, *Les derniers poèmes d'amour*, Seghers, 1966